



HAL
open science

L'archipel mondial des camps de réfugiés

Nicolas Puig

► **To cite this version:**

Nicolas Puig. L'archipel mondial des camps de réfugiés. Alexandre Gefen. Un monde commun Les saviors des sciences humaines et sociales, CNRS Édition, pp.96-99, 2023, 978-2-271-14753-0. hal-04384597

HAL Id: hal-04384597

<https://hal.science/hal-04384597>

Submitted on 11 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'ARCHIPEL MONDIAL DES CAMPS DE RÉFUGIÉS

Près de 40 % des 27 millions de personnes enregistrés au Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, dont 5,7 millions de Palestiniens (qui dépendent d'un mandat de l'United Nation for Relief and Works Agency), ont trouvé asile dans un camp. Ces camps ont des durées d'existence fort variables, certains de quelques mois, d'autres de décennies. Les camps palestiniens du Proche-Orient sont les plus anciens au monde, leur installation remonte à la fin des années 1940, les camps sahraouis de Tindouf en Algérie aux années 1970 et ceux de Dadaab et de Kakuma au Kenya, dont le gouvernement demande régulièrement la fermeture du début des années 1990. La plupart des camps historiques sont donc dans les pays du Sud, et les trois-quarts des exilés sont accueillis dans un pays limitrophe du leur – l'exil massif des Ukrainiens en Pologne à la suite de l'invasion russe répond à cette logique de proximité.

L'arrivée des Syriens, premier contingent d'exilés au monde, avec celles d'Afghans, de Soudanais ou d'Érythréens en Europe au cours de la deuxième moitié des années 2010 a entraîné la création de dispositifs d'encampement et d'enfermement administratif sur le continent. Le camp/*hotspot* (centre d'identification et de triage) de Moria sur l'île grecque de Lesbos a pu compter plus de 20 000 résidents, avant sa destruction par un incendie en 2020. Mais il faut relativiser la « crise

migratoire » européenne. En effet, ce sont les pays limitrophes de la Syrie qui ont le plus contribué à l'accueil de ses ressortissants : Turquie, Jordanie et Liban. Dans ce dernier pays, ils sont encore près d'un million, soit quasiment le quart de la population totale. En France, l'ensemble des réfugiés et demandeurs d'asiles constituent 0,65 % de la population (données Banque Mondiale, 2020).

Ainsi, aujourd'hui, des camps de réfugiés, mais aussi, de déplacés internes, de transit, de triage, des camps auto-installés (les « jungles », « ghettos », etc.) ou encore des centres d'accueils administratifs des demandeurs d'asile prolifèrent pour former un archipel mondial de l'encampement des exilés et des déplacés dans leur pays.

La forme camp renvoie tout d'abord à l'incarcération, une conséquence du camp refuge, avec lequel elle est souvent associée quand elle est appréhendée comme une technologie biopolitique spatiale. Les premiers camps sont d'origine coloniale et installés par les Espagnols à Cuba dans les années 1890 et les Britanniques en Afrique du Sud. D'autres leurs succèdent, parmi lesquels les funestes camps de concentrations nazis. Ces derniers inspirent au philosophe Giorgio Agamben une réflexion sur les camps comme espaces

Abdul Rahman Katanani, |

Sans titre, 2018. Tôle ondulée, baril de pétrole, 130 × 130 cm.



biopolitiques et thanatopolitiques d'exception, réflexion à laquelle il rattache leur multiplication à l'époque contemporaine. Pour Agamben, le camp est une institution juridico-politique spécifique régie par un état d'exception permanent qui prive les habitants de tout statut politique, il représente le paradigme de la biopolitique, du pouvoir de faire vivre et de faire mourir. L'application de cette approche aux camps contemporains est discutée, car d'une part, leur rapprochement avec les camps nazis pour en faire la matrice de l'espace politique actuel pose question. De l'autre, les différentes ethnographies signalent des capacités d'action, certes contraintes, des habitants de ces espaces : la vie au quotidien se substitue alors à la vie nue.

Sans durcir l'opposition, le fait de vivre dans un camp n'est pas anodin. Dans les camps palestiniens, cela implique une forte présence de la mémoire collective qui se manifeste dans les productions culturelles et artistiques. Ces dernières privilégient des contenus politiques explicites popularisés par la rhétorique nationaliste. L'anthropologue Liisa Malkki, dans une enquête pionnière sur les Hutus du Burundi installés en Tanzanie dans les années 1970, a montré que le déplacement affecte la relation à la nation, à son histoire et son identité. Dans ces transformations, les réfugiés résidants dans des camps entretiennent plus que les autres une identité nationale peu ou prou essentialisée, et cultivent bien plus intensément la mémoire des événements dramatiques.

La relation au hors-camp est aussi construite par les rapports entre expatriés et habitants. Au Liban, un mouvement continu démarré durant la guerre civile (1975-1990) a conduit de nombreux réfugiés vers les pays européens, principalement en Scandinavie. Pour la plupart, ils n'ont pas pour autant rompu les liens avec leur camp d'origine dans lequel ils reviennent parfois « humer l'air des ruelles », selon une expression en vigueur.

L'écheveau relationnel qui les relie entre eux et avec leurs proches dessine de la sorte des camps hors les murs. Cette dimension est si présente qu'un quartier du camp de Bourj al-Brajné à Beyrouth est surnommé « le camp du Danemark », en raison de l'importante proportion de réfugiés que ce pays accueille.

Il faut enfin souligner les efforts déployés pour lutter contre l'exceptionnalité du camp. L'initiative de jeunes journalistes et vidéastes palestiniens réunis sous le label *Campji* en témoigne. Ils publient différents reportages sur la vie quotidienne des camps sur les réseaux sociaux. La construction grammaticale du terme, qui agglomère l'anglais « camp » et l'arabe « jī », suffixe qui indique une profession, une habitude, souligne la sédimentation des réfugiés en habitants, et la volonté de considérer leur espace comme des lieux anthropologiques ordinaires, au-delà de leur statut juridique spécifique.

Car avec le temps, certains camps sont devenus des villes ou des quartiers de ville connectés avec leurs environnements directs, suscitant de la part des habitants des représentations ambivalentes. Honnis pour leur précarité urbaine et pour l'exclusion de citoyenneté qu'ils représentent, ils provoquent aussi de forts attachements. Les camps sahraouis ont été urbanisés au fil du temps, à la fois par les pratiques habitantes et par les institutions nationales, et constituent le terrain expérimental de formation de la nouvelle société.

Dans cette dynamique, des éléments architecturaux des camps peuvent devenir des signifiants politiques. La tente sahraouie est érigée en symbole de l'aspect temporaire du refuge et porte l'idée d'une reterritorialisation de la nation dans son espace historique. Dans les camps palestiniens du Proche-Orient, les habitants ont mis à l'œuvre

une logique similaire pour en faire des lieux de défense de la cause nationale, cela jusqu'au départ de l'OLP du Liban en 1982. Ils sont aujourd'hui perçus comme des espaces mémoires de l'identité collective, mais aussi des quartiers précaires et marginalisés au sein des villes de la région. Dans ce contexte de nouveaux récits du camps émergent. L'éclosion d'une musique rap palestinienne au Liban dans les années 2000 a validé en termes artistiques la transposition du registre de la lutte armée à celui de la résistance civile, et le passage de la figure du combattant à celle de l'opprimé (le premier album de rap palestinien au Liban en 2007 s'intitule *Bienvenue dans les camps*). Dans les années 2010, le plasticien palestinien originaire de Sabra, Abdel Rahman Katanani, mobilise quant à lui la tôle ondulée (*zinco*), omniprésente dans l'architecture des camps, pour élaborer certaines de ses œuvres. Il crée des installations représentant le camp – son but est de sortir celui-ci de ses frontières –, composées de petites habitations précaires en matériaux de récupération, autour desquelles sont disposées des silhouettes d'enfants en train de jouer, découpées dans de la tôle ondulée.

Ailleurs, à Zaatari en Jordanie, camp établi en 2012 qui accueille 80 000 réfugiés syriens, la présence d'une toponymie habitante, illustre une forme d'urbanité en développement. La bordure du camp dénommée *assātir* – ce qui est caché – car on y a érigé des buttes de terres qui cache le camp de l'extérieur, est devenu un lieu de sociabilité parfois appelé *Corniche*, terme très urbain qui désigne (au Caire, à Beyrouth, à Alexandrie) des promenades le long de la mer ou du fleuve.

Mais les appropriations habitantes se manifestent même dans les installations les plus transitoires, régulièrement détruites et aussitôt recomposées, comme celles installées dans des zones de franchissement de frontières (Calais, ghettos de Ceuta et Melilla). Ces appropriations s'observent par l'aménagement d'espaces pour le commerce (vente au détail de cigarettes par exemple) ou pour les loisirs (lieu pour jouer au foot, pratiques musicales, etc.).

L'encampement du monde questionne l'organisation des sociétés actuelles, les logiques généralisées de mise à l'écart et témoigne de la poursuite des guerres et des violences. En parallèle, les différentes ethnographies des camps montrent que ceux-ci sont des lieux d'échanges, de rencontres, et pas uniquement de violences et de discriminations. Une variété d'acteurs, de nationalités s'y côtoient, des formules sociales inédites et de nouveaux cosmopolitismes sont susceptibles d'y émerger à travers les pratiques sociales, les subjectivations politiques, les rapports d'altérités et les différentes solidarités qui les innervent. •

Nicolas Puig

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Agamben G., *Homo sacer, Le pouvoir souverain et la vie nue*, trad. Marilène Raiola, Paris, Le Seuil, 1997.
- Agier M. (dir.), *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014.
- Babels (équipe), Bouagga Y. (coord.), avec la collaboration de Barré C., *De Lesbos à Calais : comment l'Europe fabrique des camps*, Lyon, Le passager clandestin, 2017.
- Fassin D., *Refugees, Anthropology, and Law in The International Encyclopedia of Anthropology*, New York, John Wiley & Sons, 2018.
- Malkki H. L., *Purity and Exile : Violence, Memory, and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, Chicago, University of Chicago Press, 1995.
- Minca C., « Géographies of the camp », *Political Geography*, 2015, 49, p. 74-83.